El. 8° Y
11355
(5)
yaz

SCÉNARIO



SANGUINE

Albin Michel

SCÉNARIO

EL 8°4
11355
(5)

Collection dirigée par
Patrick Mosconi



R3
27

YAZ

Scénario



Albin Michel

DL-05-05-1982-13273

© Éditions Albin Michel, 1982
22 rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN : 2-226-01496-9
ISSN en cours

A toute la bande

PROLOGUE

Jean-Paul Dara, dit Jean-Paul Dara car il avait horreur des surnoms, essuya la sueur de son front avec la manche de sa chemise déjà trempée. Il chassa ses rêves, releva la tête et se prit la réalité en pleine poire.

Y a des moments... c'est pas le moment !

Pas facile de rêver quand on est coincé dans un Crédit Lyonnais cerné par les flics, qu'on sort juste de taule, qu'on est en train de foirer son deuxième casse de la journée et qu'en plus on se farcit le luxe de prendre des otages.

Dans le genre sordide, Dara n'était pas un amateur ! Son plan mal huilé avait déraillé jusque dans les moindres détails. Il s'était

décerné la palme de l'interprétation la plus ridicule puisqu'il avait bégayé ses ordres aux gens qu'il braquait.

Il fit l'inventaire d'une situation qui l'avait particulièrement gâté : pas d'issues de secours praticables, un pistolet automatique bon pour le musée, une jambe qui pissait le sang et en prime, la climatisation qui avait morflé pendant l'échange des premiers coups de feu... un vrai sauna cette banque !

Un bilan qui flanquerait le cafard à une bande de clowns bourrés d'euphorisants !

Depuis l'incident avec le type de la sécurité, c'était silence et compagnie. Faut dire que le gus avait payé cher son zèle. Mort d'une overdose de plomb, son uniforme servait à présent de carpette sur le carrelage du hall d'entrée. Drôle de silence, peuplé d'une multitude de bruits anodins qui vous font bien comprendre que ça ne va pas durer.

Devant Jean-Paul Dara, le personnel et les rares clients restaient couchés par terre, les

mains sur la tête. La grosse rombière habillée en doryphore qui avait frisé la crise de nerfs s'était avachie dans un coin près du guichet de l'épargne. Les employés étaient terrifiés à la simple idée d'avoir sali leurs costards en s'allongeant sur le sol, et les deux minettes à droite du canapé en skaï marron faisaient endurer à leurs faux cils une gymnastique éprouvante par un papillotage rapide et incessant.

Dara les détailla d'un regard dénué d'émotion. Marionnettes dérisoires suspendues à des fils invisibles animées par le fric et l'apparence, il se sentait différent d'elles ; pas supérieur mais différent, un peu comme un guignol perdu dans un théâtre grandeur nature. Il s'étonna de ne pas avoir encore entendu le son nasillard d'un mégaphone, le bruit en cascade d'une vitre qui vole en éclats, ou mieux, le sifflement sournois d'une fumigène. Il compléta le tableau en tournant son regard au dehors.

Sur le trottoir d'en face, ça grouillait. Les

fourmis casquées s'agitaient, cavalaient dans tous les sens avant de prendre position.

Jean-Paul Dara avait voulu prendre un raccourci à tous ses problèmes, c'était réussi ! Au fond, il s'en foutait. Plus rien ne l'aidait depuis longtemps à supporter toute cette merde ; il ne croyait plus qu'au désespoir.

Il repassa brièvement des séquences du film de sa vie. Toutes les images étaient voilées. Il arrivait vraiment au bout de sa bobine. C'était la Fin.... COUPEZ !

*

Gobart écrasa sa cinquième gitane maïs sur le pavé humide. Il quitta des yeux les baies vitrées du Crédit Lyonnais pour observer le ciel gris-bleu. L'orage allait bientôt recommencer. C'était tant mieux, l'atmosphère trop lourde rendait la pluie désirable.

La silhouette de Gobart évoluait avec un calme déconcertant au milieu des cars de C.R.S. et des fourgonnettes de la police urbaine. Il avait déjà fait le point depuis

longtemps et ne pensait maintenant à rien de précis. Sa démarche n'était qu'une danse — rituelle et mécanique — dans l'attente de Censor, son supérieur hiérarchique.

Quand les premières gouttes de pluie vinrent tacher son imper beige, il décida de battre en retraite à l'intérieur du café le Zelder, Q.G. provisoire des forces de l'ordre.

A une cinquantaine de mètres plus bas, dans la rue d'Alésia, la banque paralysée s'offrait comme cible aux tireurs d'élite de l'anti-gang postés en enfilade autour du pâté de maisons.

Gobart demanda un kir au comptoir et fila s'asseoir à la terrasse en coin pour ne rien rater du spectacle.

Censor fit une entrée remarquée dans le troquet. Remarquée plus particulièrement par Gobart qui reconcentra ses pensées sur la présente affaire. Censor expédia de quelques réflexions tranchantes les deux inspecteurs qui l'abordaient et se dirigea directement vers la table où Gobart sirotait son blanc-cassis. Il déboutonna son manteau bordeaux,

s'assit face à Gobart et attendit. Il ne demanda rien, c'était inutile. Gobart reposa le plus doucement possible son verre. C'était le seul jeu que l'on pouvait se permettre avec Censor : ralentir de quelques secondes. Gobart en connaissait les limites, il balança ses infos.

— Il y a un téléphone situé à un mètre de Dara. Ça l'obligera à se découvrir un peu... ça sera suffisant. Les tireurs ont trouvé au premier étage de l'hôtel d'en face un bon axe de tir. Ils vont l'appeler d'ici une minute et l'abattre. Tout de suite après, les C.R.S. donneront l'assaut pour assurer la fin de l'opération. Si tout se déroule comme prévu, les journalistes seront contents, ainsi que monsieur le Préfet.

Censor poussa le cendrier sur sa gauche, se pencha en avant et releva un sourcil.

— Quand est-il sorti ?

— Hier matin, fit Gobart sans expression particulière.

Censor se renfonça dans son siège et tourna

le visage sur le côté. Intérieurement il faisait le bilan, extérieurement il se mordillait le pouce.

— Il n'a pas perdu de temps.

— Non, d'autant plus qu'il a déjà essayé de braquer un magasin d'alimentation en début d'après-midi.

Gobart posa un paquet de photos sur la table. Censor enleva ses gants et passa en revue les différents clichés de Jean-Paul Dara pris dans les heures qui suivirent sa sortie de prison. Il tapota nerveusement le rebord de sa chaise et lâcha :

— Bon, faut trouver un autre homme, celui-là est foutu ! Vous m'appelez dès que vous avez du nouveau.

Il ramassa ses gants et se leva.

— La prochaine fois, tâchez d'en trouver un qui soit moins caractériel ! termina-t-il avant de gagner la sortie.

Le métier et l'habitude de Gobart amortirent le reproche. Il lui fallait recommencer son enquête à zéro. Autant partir d'un bon

pied, Gobart commanda un autre blanc-cassis.

Dehors, un bruit de tonnerre claqua par trois fois.

Ce n'était plus l'orage.

CHAPITRE PREMIER

Chavari, loufdingue, à la masse, complètement zombi, pas clair du tout le type. Pas trente secondes qu'il était dans le magasin que je l'avais déjà repéré.

Moi, j'étais rentré là pour tuer le temps en regardant le prix des grattes électriques. Je m'étais même payé un parcours au milieu des amplis en mal de sons. J'avais constaté à cette occasion que le dernier-né de chez Vox se tapait une irruption de boutons assez impressionnante. J'avais aussi acheté un diapason et trouvé le moyen de piquer un petit harmonica.

Chavari, la touche d'un drogué dans un mauvais film policier. Il restait près de l'entrée. Ses yeux très rapprochés braqués droit devant

lui, aucun trait de son visage en pain de sucre ne bougeait.

Il traversa de façon mécanique le magasin de musique. Au passage, il bouscula un jeune punk et s'immobilisa au fond, vers les pianos.

J'arrêtais de faire gaffe à ce gaillard et reportais mon attention sur ma toquante : elle affichait moins vingt. J'avais rencart à l'heure juste au métro Place Clichy. En traînassant encore un peu, ça devrait coller. Au moment de partir, derrière moi le type à la caisse éternua, mon regard croisa celui d'une femme de l'autre côté de la vitrine. Je sortis une clope, c'est à cet instant-là que la bombe explosa.

S'il y a une chose dont j'ai toujours rêvé de me passer, c'est d'un séjour à l'hôpital ! Bien dans la norme celui-là, tout à fait comme vous l'imaginez ! J'aimerais vous raconter quelque chose d'intéressant relatif à mon séjour... mais rien ! Rien qu'un brouillard soporifique et l'odeur d'éther.

Dans la chambre c'est pas la joie ! Heureuse-

ment je ne suis pas venu tout seul. Avec moi, un autre rescapé de l'explosion : le petit harmonica.

Et allons-y pour « Hosto-Blues » ! Mon voisin de gauche ne semble pas avoir le rythme dans la peau, c'est peut-être pour ça qu'on l'a opéré. Il n'y a rien qui ressemble plus à un hôpital qu'un autre hôpital. Un copain m'avait déjà fait remarquer que c'était le genre d'endroit qui gommait toute référence géographique. J'aurais pu être alité n'importe où en France sans différence aucune.

A part une bien sûr : mon voisin de gauche était un tueur professionnel. Mais ça, j'allais l'apprendre plus tard... à mes dépens !

Les trois sont sur le pieu. Celui du milieu, déjà enfoui aux trois-quarts dans les draps — sous le regard vigilant des deux qui l'encadrent — s'est tapé la lecture complète des feuillets manuscrits. Le théâtre du drame psychologique qui va suivre, est une chambre de bonne sans bonne. L'endroit est sobrement décoré par un lit à même le sol et une

pile de bouquins rangés sur des parpaings improvisés en étagères. Une petite table verte en bois léger supporte la compagnie de deux chaises pliantes dépliées pour l'occasion. C'est à peu près le seul mobilier qui laisse à cet espace le minimum vital pour évoluer sans se cogner la tête contre les murs.

— Pas mal, un peu parodique mais pas mal, lâche enfin Nico réprimant un bâillement.

Manu et Alice qui l'encadrent, se regardent. Comme d'habitude, Manu craque le premier :

— Comment ça, *pas mal?* Mais maître vous êtes trop bon...

— Commence pas ta scène. C'est pas mal mais ça n'a pas grand rapport avec l'histoire. *Ça faisait pas trente secondes qu'il était dans le magasin, et JE l'avais déjà repéré...* Qui c'est JE? Bovski?... hum, m'étonnerait. Et ce tueur pro qui tombe là comme une soupe sur une perruque... non, les situations sont bonnes mais je les vois pas s'intégrer. On a